

modèle de *circā, circiter* (v. Leumann-Hofmann, *Lat. Gram.*, p. 506, 3).

oblātus, -ae : féminin substantivé de *oblātus*, participe de *offerre* qui dans la langue de l'Église a pris le sens spécial de « offrir à Dieu, sacrifier », d'après *προσφέρω*. De là *oblāta* (*hostia*) « hostie », qui a aussi désigné un gâteau fait de la même pâte que l'hostie, « oublie ». M. L. 6012 ; B. W. s. u.

oblectō : v. *laz, laciō*.

obliquus, -a, -um : oblique ; d'où « indirect ». Sens physique et moral. En grammaire, *obliqui cāsus*, oblique par opposition à *rectus cāsus, recta orātiō*. Ancien (Cat.), classique, usuel. M. L. 6014 et 6013.

Dérivés (de l'époque impériale) : *obliquitas* (= *λο- (λόγος)*) ; *obliquō, -ās, -ātiō*. Composé poétique : *obliquoletus* = *λοξέλας* (Gloss.).

A *obliquus* semble se rattacher un adjectif sans préfixe, *liquis*, qui se trouve avec le sens de « oblique » dans Frontin, Expos. Form., p. 32, Goes. On y rapporte aussi un verbe *linquor* (ou *liquor*?) qui se trouverait dans Acc., Brut. 1, 28, *dextrorsum orbem flammem/radiatum solis linquier* (varr. *liquier*) *cursu nouo*, où le sens serait « (j'ai cru voir) le disque flamboyant et rayonnant du soleil obliquer vers la droite suivant une marche nouvelle ». Mais ce *linquier* doit provenir de *linguō*, cf. *deliquium solis* « éclipse de soleil ».

Hom. *λῆχρος* « obliquement » est d'ordinaire rapproché de *λῆχρος*, etc., ce qui l'éloigne du mot latin. Les autres explications sont incertaines.

oblitescō : v. *lateō*.

obliterō, -ās, -āui, -ātum, -āre : proprement « effacer les lettres », glosé *ἀπολέω γραμματα*, CGL II 232, 44 (sens très rare ; cf. Tac., A. 11, 15, 2). Le verbe a été rapproché de *oblitus* (d'où la graphie *obliterō*), et employé surtout dans le sens de « faire oublier » ; cf. Non. 146, 28 : *obliterare est obscurafacere et in obliuionem ducere*. Accius Agamemnonidis (42) : *inimicitias Pelopidum extinctas iam atque oblitteratas memoria renouare*. Ancien, classique, mais rare.

Dérivés : *obliterātiō* (rare, non attesté avant Plin.), -*tor* (Tert., Paul. Nol.) ; *obliterus* : *Laevius oblitteram gentem pro oblitteratam dixit*, Gell. 19, 7, 4. Sur la formation de cet adjectif, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 196 et 254.

oblitteror, -eris, oblitus (le *oblitterus* que Cassiodore, GLK VII 206, 1, dit avoir lu *in antiquis monumentis* n'est pas autrement attesté) **sum, oblitusci** (forme contracte *oblisci* attestée par le mètre dans Accius, cf. Non. 500, 3 et 6, et dans Plt., Mi. 1359) : oublier (suivi du génitif comme *memini* ; l'accusatif est plus rare et sans doute plus récent, surtout avec un complément de personne). Le participe *oblitus* a le sens actif « oublié » et passif « oblié » ; de là, à basse époque, l'emploi de *oblitteror* avec le sens passif ; cf. Dig. 23, 2, 60, § 6. Usité de tout temps. Remplacé dans les langues romanes par un dénomiatif tiré de *oblitus*, **oblūtāre*, panroman, M. L. 6015 ; et **exoblūtāre*, 3024 b, à côté de **dismemorāre* et **dimenticāre*, v. B. W. s. u.

Formes nominales et dérivés : *oblitor, -oris* m. (tar-dif, St Jér.) ; la langue classique dit *immemor* ou *oblit-*

tus) ; *oblitiō* f. (classique) ; *oblitius* (Varr., L. L. 5, 10) « tombé dans l'oubli » ; *oblitium* n. (usité surtout au pluriel *oblitiā*, création de la poésie dactylique pour remplacer *oblitiō*, cf. Mar. Victor., GLK VI 25, 10, qui cite *contāgiō et contāgia*) ; *oblitiōsus* ; *oblitiālis* (Prud.) ; *inoblitus* (Ov. = *ἀληστος*).

« *Oblitiō* est une métaphore empruntée à l'écriture qu'on efface. C'est un mot de même famille que *oblittere* « effacer, raturer », Cic., Fin. 1, 17, *ut aduersa quasi perpetua obliuione obruamus* ; Deiot. 13, *en quae unquam uetustas obruet, aut quae tanta debilit obliuio?* » (Bréal). Une trace de ce sens ancien apparaît peut-être encore dans Plt., Tri. 1018, *tribusne te poteris | memoriam (memoria codd.) esse oblitum*. — L'élargissement **-w-* de la racine **lei-* semble se retrouver dans lat. *leuis*, cf. gr. *λεῖος*, et dans got. *af-linnan* (de **lin^{wan}*) « ἀπολαβεῖν », qui est à noter aussi pour le sens.

***oblucuuissio** : *dicebant antiqui mente errasse, quasi in luco deorum alicui occurrisset*, P. F. 203, 13. Sans autre exemple.

obnoxius, -a, -um : soumis à, sujet à, exposé à. Généralement accompagné d'un complément au datif : *uzori obnoxius* (Tér.) ; *obnoxius atque subiectus alicui* (T.-L.) ; *nec fratris radii obnoxia surgere luna* (Vg., G. 1, 396). S'emploie aussi absolument : *aut superbus aut obnoxius uidetur* (T.-L. 23, 12, 9) ; *supplex et obnoxius* (Cic., ad Brut. 1, 17, 6).

Fréquemment employé dans la langue du droit, sans doute parce que l'adjectif a été rapproché de *noxia, noxius, innoxius*, comme l'indiquent l'étymologie de P. F. 207, 10 : *obnoxius poenae, obligatus ob delictum*, et l'emploi de *obnoxio*, dans Claud. Mamert., Stat. anim. 2, 9, *et alienis semet noxiis obnoxiantes*. Certains emplois inclinent à faire croire que l'adjectif a été rattaché aussi à *nectō, nexus*, qui, indiquer, comme on l'a vu, un lien juridique ; cf. S. Pantzersjelm Thomas, dans Festschr. Alf Torp, 150-153. Sur le sens, v. Gell. 6, 17.

Dérivés : *obnoxio* adv. (Plt. et T.-L.) ; *obnoxiosus* (archaïque) et *obnoxiosē* ; *obnoxio*, v. plus haut ; *obnoxietās* (tardif).

Comme dans *anxius, alsius*, il s'agit d'un dérivé de désidératif en *-s-*. La racine serait celle de *nancier* ; v. ce mot.

oboediō, -is, -iui (-iū), -itum, -ire : *oboedire, abaudire*, P. F. 203, 11. Cf. pour le préfixe *obsequi, obtemperare* : *obéir* à (datif). Le sens étymologique apparaît dans l'expression *dictō oboedientem esse*, synonyme de *dictō audientem esse*. Ancien, usuel et classique. Formes de caractère savant en roman. M. L. 6016. Irl. *oibid* « oboediens ».

Dérivés et composés : *oboedientia* ; *oboeditiō, -tor* ; *oboedientialiter* (bas latin) ; et, dans la langue de l'Église, *inoediō, -diens* (= *ἀπειθής*), *-dienter, -dientia* (cf. *inobsequens, -tia, inobseruans, -uantia*, tous d'époque impériale) ; *inoediōsus* (un exemple douteux dans Arn. 7, 43).

Cf. *audiō*. Mais la diphtongue *-oe-* est obscure. On attendrait **obūdiō*. Essais d'explication dans Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, p. 150, et Juret, *Phonét.*, p. 134.



ō, ōh : exclamation qui sert à appeler, à invoquer, ou qui marque une forte agitation de l'âme, étonnement, admiration, trouble, etc. Joint à un vocatif (ou nominatif appellatif) ou à un accusatif, suivant que l'on appelle quelqu'un ou que la pensée du sujet parlant se dirige vers un objet : *o Romule die* (Enn.) et *o miseram hominem mentes* (Lucr.) ; rarement (comme *prō*) à un génitif, e. g. Catulle 9, 5, *o nuntii beati* ; cf. Luc., Pisc. 5, *ὦ τῆς ἀνασχυρτίας*. Ce génitif peut s'employer seul, ainsi Plt., Mo. 912, *di immortales, mercimoni lepidi*. S'emploie aussi devant particule : *ō quam, ō utinam, ō sī*, etc. Cf. gr. *ὦ, ὦ* ; got. *ō*. V. *ohē*.

ob, obs (ce dernier usité seulement en composition ; cf. *obs-olēscō*, sans doute formé analogiquement d'après *ex-olēscō* ; *obstinēt dicebant antiqui quod nunc ostendit*, P. F. 214, 12, cf. *abstineō* ; *opstrudant* « aide truant », P. F. 209, 9, où il est souvent réduit à *os-* : *ostendō, oscen*) : préverbe et préposition à sens local (avec l'accusatif) ; les exemples de *ob* avec l'ablatif ou le génitif sont très tardifs et dus à l'influence de *prō* ou de *causā* : « devant, au-devant de » (cf. *obuius* et *obuiam, obiter*), et par suite « en vue de » (sens physique et moral ; *ob rem*) et « contre » (avec idée d'hostilité), « en échange de ». Le sens local est bien attesté encore dans les textes archaïques et jusque dans Cicéron (non dans César) en prose et dans la poésie impériale et chez les prosateurs archaïsants, cf. Lex XII Tab. 2, 3, *ob portum obuagulatam ito*, et il est demeuré dans les composés verbaux *obiciō, offerō, ostendō, obmouēō* (archaïque), *ommentō* (id.), *omitto, oppilō*, etc. ; l'idée d'hostilité apparaît, par exemple, dans *obsum, officio* en face de *prōsum, proficis*. A l'époque classique, la préposition n'est plus guère employée qu'au sens figuré « en vue de » ; ou bien, comme la cause et le but se confondent souvent, avec celui de « à cause de » : *ob ciuis seruatos*. Du reste, l'usage en devient de moins en moins fréquent à mesure qu'on avance dans la latinité impériale ; et *ob* ne se trouve plus guère alors que dans des locutions de caractère adverbial : *ob eam rem, quam ob rem, ob id, ob hoc*. C'est *prō, propter* (sur lequel a été refait sporadiquement *opter*, CIL VI 14672, 12), formes plus pleines, qui en prennent la place. Non roman. Dans un certain nombre de composés, *ob* semble avoir été, en bas latin, éliminé par *ab* : e. g. *accāsio* (pour *oc-*), *absurdēscō* (= *ob-*), *atturō* (= *ob-*), etc.

Le rapport de *obs-* à *ob-* est du même type que celui de *abs-* à *ab-*. Mais *ob* n'a pas un correspondant aussi exact que *ab, ex, in, de*, et il est impossible d'en donner une étymologie rigoureuse. L'osque a une préposition *ūp, op* (au sens de « apud »), mais qui se construit avec l'ablatif dans les trois exemples qu'on en a et qui sert à indiquer un point de repère, non une direction. L'ombrien n'a que *o(p)s-* dans *ostendu* « ostenditō » et

peut-être dans un autre mot obscur, *ooserelom* « *obseruaculum?* » : le vénète a *op*. La forme la plus proche est celle de v. sl. *ob-* devant voyelle, *o* devant consonne, ainsi avec l'accusatif : *ob onā polū* « de l'autre côté, au delà » ; *o desnoje* « à droite », et, le plus souvent, avec le locatif, au sens de « autour, près de, au sujet de ». Le lituanien a *apē* « autour » et, comme préverbe, *api-, ap-*. Le vocalisme de gr. *ἐπί* « sur », arm. *ew* « aussi », et, sans doute, de indo-iran. *api* « près de, au delà de », est différent. Mais le grec a aussi *ὀπισθεν, ὀπίσω* « en arrière ». Pour skr. *abhi, v. ambi*.

***obacerāre** : *obloqui atque alterius sermonem molestū impedire : quod sumptum uidetur a paleis, quas Graeci ἔχυρα uocant. Itaque et frumentum et panis non sine paleis acerous dicitur, item lutum aceratū paleis mixtum*. P. F. 203, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec *acus, -eris* indiqué par Festus n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

obaerātus, obaerārius : v. *aes*.

obba, -ae f. : *peculi genus, quod nunc ubba dicitur*. Varro : *obbas et Cumanos calices*, Non. 146, 8 sqq. ; cf. *peculi genus uel ligneum, uel ex sparto*, id. 545, 1. Mot sans doute d'origine étrangère, attesté depuis Varron ; rare ; il y a une ville africaine *Obba* près de Carthage, cf. T.-L. 30, 7, 10.

obēsus, -a, -um : 1° proprement « rongé » (de *obediō*, v. *edō*), d'où « maigre, décharné », sens très rare : un exemple de Laevius cité par Non. 361, 16, et par Aulu-Gelle, 19, 17, 3, qui note : *obesus hic notauimus proprie magis quam usitate dictum pro exili atque gracilento uolgens enim ὀβέρος uel κατὰ ἀντίφρασιν obesus pro ubere atque pingui dicit* ; 2° obèse, gras (non dans Cic.) ; non attesté avant l'époque impériale) : *pinguis quasi ob edendum factus*, P. F. 207, 8. Pour le double sens, cf. *pōtus, prānsus*, etc.

Dérivés : *obēsūs* ; *obēsō, -ās* (Col.).

obicēs, -um m. f. (le singulier est rare ; le nominatif *obez* est refait sur les cas obliques ; on attendrait normalement **obiez*, comme dans *obicēi, obiectum*, en face de *obiciō*, cf. *subicēs*, Enn., et l'ablatif *disice*, Carm. Epigr. 4526 A 6 ; sur ces formes, v. Gell. 4, 17, 10) : *o. pessuli, serae*, P. F. 204, 18 ; « barres » ou « verrou » placés devant une porte pour la fermer ; puis « obstacle ». Ancien (Plt.), technique. M. L. 6011 a.

obiter ady. : en passant, chemin faisant, incidemment. — Considéré par les Latins comme forme de *obiter*, comme *obuiam*, avec le sens de *per uiam* ; cf. Auguste dans Charisius, GLK I 209, 18 ; Juv. 3, 241, *obiter legit aut scribet*. Toutefois, l'adverbe n'apparaît pas avant Labérius et n'est usuel que dans la langue impériale : aussi l'a-t-on expliqué comme tiré de *ob* sur le

octogiēs, octōgēnī; octingentī, -gentēsīmus, d'après septingentī; octennīs; octennium; octōgēnārius; octussis (d'après decussis); octipēs, octoplex (-plūs) sont faits d'après ὀκτάριος, ὀκταπλόος, comme du reste la plupart des autres composés savants en octō-: -phorus, -gonus, etc.

Lat. octō répond à gr. ὀκτώ, véd. aṣṭā, av. ašta, irl. ocht, gall. wyth (et à la forme sur laquelle repose lit. aštuōni), à côté de véd. aṣṭā, got. ahtau. Les formes de l'ordinal varient d'un dialecte à l'autre; la plus archaïque doit être gr. ὄγδοος, avec un groupe sonore intérieur, de *δγδοφος. Lat. octāuus, à côté du nom de personne osque ūhtavis « Octāvius », doit représenter un ancien *ok'tōw-o- où la sourde a été substituée à l'ancienne sonore d'après octō, de la même manière que dans septimus; mais il n'y a pas d'autre exemple de *-ōw- donnant *-āw- en latin: ōnom a subsisté. On se demande, d'après gr. ὄγδοος, si la forme ancienne n'aurait pas été oktōwo-, d'où lat. *octauo-; la longue de octāuos serait prise à octō. Un u se retrouve dans l'ordinal en germanique: got. ahtuda, etc., et dans lit. aštuūnas.

oculus (populaire oclus; cf. oclāmen « ouverture », Mul. Chir. 628), -ī m.: œil; puis tout objet en forme d'œil, tache (d'une fourrure), œil de la queue du paon; bulbe de la racine du roseau; œil de la vigne, bourgeon (d'où inoculō, -ās « greffer » et ses dérivés, conservé, dans ital. inocchiare, M. L. 4449); œil de bœuf (plante); v. André, Lex., s. u. Se dit aussi de la vue de l'esprit. S'emploie comme terme de tendresse (quoique ce sens soit surtout réservé au diminutif ocellus; cf. gr. ὀφθαλμός, ὀφθαλμῖδιον, Ar. Eq. 909); de là, dans Plaute, oculissimus et l'adverbe oculitus: quoque dicitur, ut funditus, penitus quo significatur tam carum esse quam oculum, P. F. 189, 3; oculus solis: παρθένον (Diosc. 3, 145). Usité de tout temps; panroman. M. L. 6038. Irl. ugail « oculi ».

Dérivés: oculātus: 1° muni d'yeux; oculaire (qui voit de ses yeux: o. testis); 2° visible (d'où est tiré le verbe oculō, -ās tardif) avec ses composés *adoculāre (attesté par les langues romanes, M. L. 189), exoculō (Plt., Apul.), inoculō, īM. L. 4449, et peut-être l'obscur apoculare? (Pétr.); substantif dans oculāta: poisson de mer, peut-être « lamproie », cf. M. L. 6037 a; oculus, même sens; oculātim adv. (Cassian.); oculāris; oculārius (époque impériale): o. medicus; oculāre n. « pommade pour les yeux ». De oculārius est tiré oculāriarius (faber).

ocellus: diminutif, surtout d'affection (conservé en campidanien, M. L. 6032); ocellulus (Gramm.); ocellātum, neutre d'un adjectif ocellātus « pierre ocellée; bille (d'agate?) »; Ocella, surnom romain.

Composés: ūnocolus (Plt. = μονόφθαλμος); ocliferius (Sén., ad Luc. 33, 3); et peut-être ocolopeta (v. ce mot). Cf. aussi aboculis « aveugle ». M. L. 33; B. W. s. u.

Le nom de l'« œil » appartient à une racine qui fournit, d'une part, un désidératif, skr. ĩkṣate « il regarde », cf. le futur gr. ὄψομαι « je verrai » (le parfait gr. ὄπωπα doit être secondaire), et, de l'autre, le nom radical de l'organe de la vision attesté par hom. εἰς ὄμα « vers le visage; en face » (aussi ἐνώμα); cf. aussi, au second

terme de composés, εὐ-ὄψ, εὐ-ὄμας (servant de féminin cf. βο-ὄμας); il est possible que ce mot figure aussi dans les adjectifs tels que lat. ferōx, atrōx, etc. (v. atrōx). On notera, de plus, gr. πρόσωπον et skr. prāīkām « visage », ānikam « face », irl. enech « visage ». Il y a, de ce nom, un dérivé thématique dans les types antiqus et longinquus, propinquus; cf. skr. āpāk « en arrière » et āpākāh « qui vient de loin », nīcī « d'en bas » et nīcī « bas », v. sl. nīcī. — Ce qui fait que le nom de l'« œil » varie d'une langue à l'autre, ce sont les croyances attachées au mauvais œil (v. inuideō); ceci résulte notamment de faits iraniens; dans l'Avesta, le nom correspondant au vieux nom neutre de la racine, à élargissement s (cf. v. sl. oko « œil », gén. očese), véd. akṣi (gén. akṣnāh), à savoir aṣī, désigne l'« œil » d'êtres mauvais, en vieux perse, l'« œil » est nommé (h)u-časma, littéralement « bon œil »; on s'explique ainsi l'usage du nom iranien ordinaire, av. časma, et le fait que le sanskrit cākṣuh (aussi neutre) est formé autrement. Tandis que, pour « oreille », le latin a auris, aurēs, fait sans doute sur un ancien duel, il n'a rien qui réponde aux duels v. sl. oči « (les deux) yeux » (neutre), lit. aki, hom. ὄσσε, arm. ačk' « yeux » (ce dernier sert comme pluriel). Dans la forme lat. oculus, de type dérivé, le suffixe -lo- indique ici un être actif, de genre animé (cf. figulus), et n'a pas valeur de diminutif; cf. Meillet, BSL 34, 131, qui cite lac. ὀρρλόος qui a même suffixe. Le gr. ὀφθαλμός et le got. augo offrent des formations volontairement altérées et l'irlandais a remplacé le vieux nom de l'« œil » par le nom du « soleil »: súil. Le latin n'a pas conservé la forme à consonne gémée attestée par gr. ὄσων (chez Hétychius) et par le k de akn « œil » en arménien; les graphies ocellus sont récentes et il n'y a pas d'exemple d'une scansion ocellus. — En somme, le nom de l'organe de la vision et du visage est presque partout tiré d'une racine dont la forme verbale sûrement ancienne est un présent désidératif; le lituanien, où les présents à nasale infixée se sont développés, a, de plus, ankū, ākti « recouvrir » ou « perdre » la vision. Pour « voir », on a recouru à des racines qui se rapportent à la connaissance, v. uideō, où l'observation, v. speciō (qui fournit en latin les formes à préverbes).

ōdī, ōsus sum: haïr. La langue classique emploie seulement ōdī « je hais », parfait à sens de présent, dont l'ō alterne avec l'ō de ōdium; la langue archaïque connaît une forme déponente ōsus sum, par exemple Plt., Am. 900; cf. Festus 220, 2, qui rappelle le sens actif de perōsus; et Aulu-Gelle 4, 8, 3. Sur ōdī a été refait un présent ōdīō, -īs (cf. coepīō de coepī) fréquent dans la latinité impériale, et en particulier dans le latin de l'Église, qui a entraîné un parfait ōdīuī dont le premier exemple est cité par Cicéron, Ph. 13, 19, 42. Ancien usuel, classique. Non roman. Adjectif: ōdibilis (Acc.; rare).

Formes nominales et composés: odium: haine et objet de haine ou de dégoût (ancien, usuel; M. L. 6038 a); odiōsus: odieux; qui, dans la langue familière, s'est affaibli et n'a plus signifié que « ennuyeux, insupportable » (cf. comme le fr. « c'est odieux »), sens qu'on trouve aussi dans odium, cf. molestus; odiōsius, formation plaisante de Plaute. De odium a été tiré à basse

époque le dénominatif inodiāre conservé dans les langues romanes (cf. fr. ennuyer); cf. ALLG 12, 49, et M. L. 4448 (et *odiāre, 9701); B. W. s. u.; les notes tironiennes ont aussi odiātās. ōsus; perōdī, perōsus: formes renforcées de ōdī, ōsus. Exōsus a subsisté dans quelques dialectes italiens. M. L. 3028.

La forme de ōdī et l'alternance ōdī: ōdium suffisent à indiquer que le groupe est ancien. Mais aucune langue n'en offre les correspondants exacts. On rapprocherm. ateam « je hais » (aor. ateci) et v. angl. atol « laid » (all. hässlich); encore l'a de arm. ateam pose-t-il des questions. — Étant donné qu'il y a des rapports tels que celui du gr. x-ἀπος avec lat. aper (v., toutefois, ce mot), on est tenté de rappeler ici got. hats « haine » et hatan, hatjan « haïr » et, par suite, gall. cawdd « colère », irl. cais « cas » « haine », et enfin le génitif osque cadeis « inimicitiae ». Le rapprochement de odor n'est qu'une plaisanterie.

odor (ancien odōs), -ōris m.: odeur (sens propre et figuré), souvent avec la nuance « bonne odeur, parfum », comme le français familier « odeur » (cf. la glose odor: ὀδωστα); et odorārius. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés: odōrus et inodōrus (époque impériale = ἀνώδης); odōrō, -ās: exhaler une odeur, M. L. 6040?; odōror, -āris: flairer, sentir une odeur; et inodōrō (Col.); odōrātus: qui exhale une odeur; odōrātus, -ūs m., -rātīō (rare); odorārius (Plin.) « parfumeur »; odorāmen, odorāmentum (tardifs) = θυμιαμα: parfum; odorābilis (S^t Ambr.); odorātūus (Pbr.-Apul.); odōrifer (poétique); odōrificātus (S^t Ambr.); odōrisequus (Liv. Andr.); odefaciō, P. F. 189, 9 (v. oleō); odōristicus, Diosc. 1, 10.

Varron, L. L. 6, 83, signale aussi une forme olor: littera commutata dicitur odor, olor; hinc olet et odorari (& oloratus) et odoratus. La forme ne figure pas dans les textes (il n'y a, malgré Fr. Muller, aucune trace de *olos dans Plt., Ps. 841), mais se retrouve dans les Gloses et semble avoir appartenu à la langue parlée, car elle est représentée dans les langues romanes; cf. M. L. 6062. Par olor, il est possible de rattacher à odor le verbe oleō, qui en est difficilement séparable. V. oleō.

Odor représente un thème en *-es- qui est conservé aussi dans gr. ὀδω-ὄδης « qui a une mauvaise odeur », εὐ-ὄδης « bien odorant », et en latin même peut-être par ode-faciō, etc., et avec vocalisme zéro du suffixe, dans le premier élément du gr. ὀσφραίνομαι « je sens (une odeur) », tandis que le grec a un autre type: dor. ὀδμα (hom. ion. ὀδμη), att. ὀσμῆ. La même racine apparaît dans une forme verbale, sans doute un ancien présent radical athématique, représenté par des présents en *-ye-: gr. ὄω, d'une part, lit. ūdžiū « je sens (une odeur) », d'autre part. L'arménien a, avec h initial ajouté (comme dans d'autres cas analogues), hot « odeur » et hotim « je sens une odeur », et la forme intensive hototim « je flairer », avec un redoublement semblable à celui qu'offre le parfait gr. ὄσδα. Pour le verbe, le latin a recouru, comme il a fait souvent, au type de sedeō, d'où oleō, olere (avec perfectum oluī, indiquant qu'il n'y avait pas d'ancien parfait, ainsi qu'on le voit par gr. ὄσδα). L'l de oleō, en face de odor, rappelle le cas

de solium: sedeō, et aussi de lacruma, lingua; il y a ici un fait dialectal qui a été souvent discuté; v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.⁵, p. 128, avec la bibliographie indiquée, et Goidanich, Varietà etniche e varietà idiomatiche in Roma antica, dans Atti d. 1^o Congresso di Studi Romani. Festus atteste l'existence d'un ancien odefacium. Une influence de oleum est ici possible. — Pour une autre racine se rapportant à l'odeur, v. fragrare.

offa, -ae f.: boulette de pâte ou de viande, bouchée: penitum offam Naeuius (Com. 122^a) appellat absegen carnis cum coda: antiquum offam uocabant abseisum globi forma, ut manu glomeratam pultem, Fest. 282, 12; cf. 260, 15. Ancien, usuel et familier: cf. le proverbe inter os et offam; sert de cognomen comme Ofella, -lus Offanius. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 6041 a, de même que le diminutif offella, id. 6042, attesté en latin sous la forme ofella avec f simple. Celtique: britt. yffl.

Autres dérivés: offula, M. L. 6047; offārius (cocus), Isid., Or. 20, 2, 26; offātim (Plt.).

Terme technique, à -ff-, d'origine inconnue.

offendix, -icis (Gloss.) f.: ancien terme du rituel, désignant les nœuds du cordon servant à tenir l'apex; cf. l'explication et l'étymologie populaire données par Festus, 222, 13: -ces aut esse Titius nodos, quibus apex retineatur et remittatur. At Veranius coriola existimat quae sunt in loris apicis, quibus apex retineatur et remittatur, quae ab offendendo dicantur. Nam cum ad mentum peruentum sit, offendit mentum. La forme offendimentum qu'on lit dans l'abrégé de Festus semble tirée, par étymologie populaire, de offendit mentum.

Survivance latine isolée, dans le vocabulaire religieux, d'une racine qui a été importante en indo-européen, mais qui a tendu à s'éliminer parce qu'elle ne fournissait pas de présent viable. Le présent du type got. binda « je lie » provient d'une innovation germanique; la sanskrit a une forme, aussi nouvelle, badhnāmi « je lie ». Le grec n'a que des noms: πείσμα « câble, cordage » (de *peivθ-σμα), πάσμα (et πέσμα) « pédoncule » (chez Hétychius) et πενθέρως « parent par alliance (beau-père, beau-frère) » en face de lit. beñdras « compagnon » et de skr. bāndhuh « compagnon, parent par alliance ». Pour le celtique, W. Stokes a rapproché m. irl. buinne, bunne « lien », etc. Même formation que dans appendix, etc. Quantité de l'i inconnue: long?

offendō: v. fendō.

offerimenta, -ae f.: couture, reprise, joint. Mot de Plaute, Ru. 753, dont l'ā est attesté par la métrique. Sans doute à rattacher à fer(r)ūmen et forgé plaisamment pour équivoquer avec offerō; v. p. 229. Sans autre exemple.

officīna: v. opus, opifex.

officium, -ī n.: sens premier « travail, exécution d'une tâche, ou tâche à exécuter »; de *op(i)-fici-om (v. opus et cf. artifex, artificium) dérivé de opifex, avec la même réduction que dans officina (cf., toutefois, Juret, REL 16 (1938), p. 61). Le mot a pénétré dans la langue du droit public, où il a désigné les obligations d'une charge, les tâches du magistrat, puis les magistrats eux-mêmes; dans la langue philosophique, où il a servi à

traduire τὸ καθήκον « le devoir », cf. Cic., Off. I 3, 8, perfectum officium rectum uocemus, quod Graeci καθήκονα; hoc autem commune καθήκον uocant; et, par rapprochement avec ops, opis, le « service rendu » (cf. Sén., Benef. 3, 18, 1, officium esse filii, uxoris, earum personarum, quas necessitudo suscitauit et ferre opem iubet, et la « fonction » d'un organe, etc.; dans la langue de l'Église, « l'Office » divin. Attesté de tout temps. Non roman. Celtique : irl. oifíc.

Dérivés : officiosus : conforme au devoir; officieux (Cic.); et inofficiosus (Apu.); officiosè adv.; officiositas (bas latin, Sid.); officiperdus (Cato, Distich.); officialis (époque impériale) : relatif aux devoirs, libri officiales; subst. officialis m., synonyme tardif de apparitor, M. L. 6044. irl. oifícil.

*offimentum n. (sans doute i long) : mot de glossaire, traduit par πηλός, CGL II 138, 18; et elos, II 527, 1, que Bücheler interprète par ἤλος, faisant dériver le mot latin a figendo; cf. offigō.

offucō, offecō : v. faux. M. L. 6046.

ohō (ohē) : holā! Exclamation familière; cf. gr. ὀή; comme oi « aie! » représente oi, ol.

oi, oiei : hélas!, aie! (Plt., Tér.).

*ola : summi [h]umeri pars posterior, Isid. 11, 1, 62. Inexpliqué; v. Sofer, p. 16.

olca, -ae f. : campus tellure fecundus, tales enim, incolae oleas uocant. Mot gaulois cité par Grégoire de Tours, Conf. 78, p. 795, 4; cf. M. L. 6050.

olea, -ae; oliua, -ae f. : olive, olivier; oliuae columbarēs = ἐλαία κολυμβάδες; cf. Niedermann, BphW. 1911, 1433. Masculin tardif oliuus « olivier » dans l'Oribase latin.

oleum, -i; oliuum, -i n. : huile [d'olive]. La différence de ficus, rosa, etc., dont l'équivalent se retrouve en grec, mais qui ne viennent pas du grec, oliua, oleum proviennent du gr. ἔλαι(ν)α, ἔλαι(ν)ον et sont empruntés à un dialecte qui conservait le F au moment de l'emprunt : cf. Achiuī de Ἀχαι(ν)οί. Sur la date de l'emprunt, v. Fenestella dans Plin. 15, 1. Comme c'est le fruit qui fournit le produit principal, la forme féminisée du grec ἔλαι(ν)α désignait à la fois l'arbre et le fruit, l' « olivier » et l' « olive »; la forme neutre ἔλαι(ν)ον désignait le produit, l' « huile ». Un masculin ἔλαι(ν)ος désignait l' « olivier sauvage », lat. oleāster.

L'o de oliua, oliuum atteste un l vélaire qui est normal devant ai et encore devant la forme ei (d'où i lors de la réduction de ei à i) issue de ai en syllabe intérieure. Oleum est issu de *oleiom, représentant *elaiwon, comme deus de deiuos; oliuum est rebâti sur les cas obliques oliui, oliuō.

Ces mots, entièrement latinisés de bonne heure, ont fourni de très nombreux dérivés à suffixes latins : oleāceus, oleārius, oleāris, oliuārius, oleōsus; oleāginus (-ginus), -a uitis, Plin. 14, 38; oleātus; oleāmen (Scribon.); oleāgō (Gloss.), nitor in corpore ex oleo uel sudore (cf. aussi o. : χαμέλαινα, Diosc. 4, 169); oleāster (-strum) « olivier sauvage » et variété de buis; oleāstellus, cf. pour le suffixe patrāster; olētum, oliuētum « oliveraie »; oliuēta,

-ae « récolte des olives » (archaïque; cf. Fest. 220, 30) oleitās, oliuītās, même sens; oliuāns (Plin.), oliuāns (Sid.) : qui cueille les olives, cf. (holitor; composés oliuifer (Vg.). Sur oleomela, adaptation de ἐλαιόμηλα qui, chez Plin. 15, 32, désigne non l'arbre, mais la gomme qui en découle, v. l'article mel. Cf. encore oleoselinatum sorte de persil (Isid.), déformation de ἐλαιόσελινον.

Les langues romanes ont conservé oleum (en partant sous des formes savantes) : M. L. 6054, oliua, 6056, et oliuus, 6058; oliuētum, 6057; oleārium, 6051; oleāster, 6052.

En celtique : irl. ola, olegende; britt. olew; germanique : got. alew de *olēwom; v. h. a. ol(e) i. Ōl.

oleō, -ēs, -uī, -ēre (doublet olō, -is, -ēre dans Plt. Mo. 278; Poe. 268; Afran., Pomp., cf. Non. 147, 1) exhale une odeur, sentir. Ancien, usuel. M. L. 6050. Celtique : v. bret. eli « redoleait »; peut-être gall. eli, eliō « oindre, onguent ».

Dérivés et composés : olāx, olāciās, CGL Scal. V 606, 6 et 7; olor (v. odor), M. L. 6062; oliuō (Scrib. Larg.); olenticētum, création d'Apulee d'après senticētum; olidus « qui sent », et, par euphémisme, « qui sent mauvais », cf. olētum, neutre d'un adjectif olētus « stercus humanum », P. F. 221, 8. Conservé dans un dialecte italien, M. L. 6055 a, ainsi que son dérivé *olūtāre, id. 6055 (les gloses ont olido : ὄλω, CGL II 379, 43). De olētum : olētō, -ās (Frontin). Cf. peut-être aussi exolētus (v. alō).

ol(ē)faciō; ol(e)factō (dont un doublet ancien olēfaciō est attesté par Festus, cf. P. F. 110, 9) : sentir une odeur, flairer; et leurs dérivés : olfactus, -ūs m.; olfactōrium, -riolum « boîte à parfums », etc., tous tardifs.

adolēo : exhaler un parfum, cf. Thes. I 794, 31; inolēns, -tis (Lucr. = ἀνώδης); oboleō (Plt.); peroleō (Lucr.); praeoleō (praeolō, Plt., Mi. 41) : sentir d'avance ou de loin; redoleō : renvoyer une odeur; sens figuré « sentir (= avoir l'air), respirer »; suboleō (rare), ne s'emploie qu'à l'impersonnel subolet mihi « l'odeur m'en arrive; je flairer » (sens figuré); grauesuāue-olēns (anciens juxtaposés); -olentia, dont a été tiré le simple olentia (Tert.). V. odor.

olēri : v. aboleō.

olēscō : v. alō.

olīm : à ce moment-là, un jour, une fois. Adverbe de temps marquant l'éloignement par rapport au présent, qui s'emploie du passé comme de l'avenir ou d'un moment quelconque indéterminé, mais non actuel. Prend ainsi le sens de « parfois, quelquefois ». Ce n'est qu'à l'époque impériale (Plin., Tac., Sén.) qu'il prend le sens de iamdiū. Le olim oliorum de Pétrone, Sat. 43, est obscur et peut-être corrompu. Ancien, usuel et classique.

Même thème que ollus; pour le suffixe, cf. ezim, in-terim.

V. ille.

olītānus (-neus) : adjectif glosé uetustus. Tardif (Charis., Marcell., Gl.). Adjectif apparenté à olim, ollus. Gl.

abūtiāneus, praesentāneus; qui supposent *subitiānus (fr. soudain), praesentānus; v. Thomas, Mél. Havet, p. 514.

olla : v. aula, M. L. 6059; ollārius, 6060.

olle, ollus, olla (neutre non attesté) : pronom démonstratif, doublet archaïque de ille, encore employé à l'époque de Varron dans des formules fixées; cf. L. 7, 42 : ... comitiis cum recitatur a praecone, dicitur « olla centuria ... in funeribus indictiuis, quo dicitur « ollus leto datus est ». Le nominatif olle est dans une loi de Servius Tullius citée par Fest. 260, 9, si parentem puer uerberit ast olle plorassit. Les poètes usent encore du datif singulier ollī et des nominatifs et datifs-ablatifs pluriels ollī, ollis. L'abrégé de Festus, 17, 23, note : ab oleos dicebant pro ab illis; antiqui enim litteram non geminabant, et 217, 2, ollic, illic. Cf. olim et uls, ultrā. V. ille.

olor, -ōris m. : cygne. Peut-être depuis Lucilius (268 M.); toutefois, le texte (Non. 200, 20) est corrompu. Surtout usité dans la langue impériale (poètes, Plin.). Cicéron et Lucrèce ne connaissent que l'emprunt grec cygnus.

Dérivés et composés : olōrinus; olōrijer (Stace, Claud.).

Le mot ne se retrouve clairement qu'en celtique : gall. eleirch (pluriel) « cygnes », irl. ela « cygne ». Le grec a des mots de forme voisine, mais de sens différent : gr. ἐλώριος, désignant à ce qu'il semble un oiseau aquatique, mais peut-être faut-il lire ἐρωδιός « héron », et ἄλα « oiseau chanteur des marais ». Ailleurs le « cygne » a des noms sans doute tirés de la blancheur de son plumage : ainsi v. h. a. albiz et sl. lebedi, et ceci conduit à rapprocher avec vraisemblance un groupe de mots signifiant « blanc » : v. albus et alica, avec le renvoi à l'étude de V. Bertoldi. L'italique et le celtique auraient des formes à vocalisme e (olor de *elōr devant l vélaire; cf. holus).

*oluatium : Antistius Labeo ait esse mensurae genus, Fest. 222, 18. Sans autre exemple; peut-être à lire oliuātium.]

olus, olusātrum : v. holus.

omāsium (omassum), -i n. : tripes de bœuf, gras double. Sans doute gaulois, glosé βόειον κόπαιον λπαρόν τῆ τῶν Γάλλων γλώττῃ, CGL II 138, 29. Mot populaire, attesté depuis Naevius.

ōmen, -inis n. (osmen de Varr., L. L. 6, 76 et 7, 97, est peut-être une forme inventée pour justifier l'étymologie osmen ab ore) : présage. Le faux rapprochement de ōmen et de ōs (Cic., Diu. I, 45, 102; Festus, P. F. 213, 2) a fait que ōmen a souvent le sens de « parole de bon ou mauvais augure; présage donné par la voix », et nōmen est souvent en rapport avec ōmen : bona nomina, bona omina, dit Cic., l. I. Mais la formation *ōs-men serait sans exemple et dépourvue de sens; le suffixe d'instrument -men s'ajoute à des thèmes verbaux (cf. lū-men, mā-men, nū-men, etc.), non à des thèmes nominaux. D'autre part, ōmen et son dérivé ōmināsus se disent de toute espèce de présages; cf. Vg., Ae. 2, 691, da deinde auzium atque haec omina firma, et Messala ap. Gell. 13,

14, 5, montem... aibus obscenis ominosum. Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : ōminor, -āris (ōminō, Pomp.) : présager; ōminātor, -tiō (rares); ōminōsus (cf. portētōsus); ōminālis et in-ōminālis : de mauvais présage (Gell., Macr.); inōminātus, dans -a cubilia, Hor., Epod. 16, 38 (calque du grec ἄβροτος?).

abōminor, -āris (abōminō) : la forme déponente semble la plus ancienne. Priscien, GLK II 380, 11, note comme une singularité l'emploi du passif par Verrius Flaccus : repousser comme un mauvais présage; et, dans la langue commune, « s'écarter avec horreur de, détester, abominer » = ἐκχωρῶσα. Ancien, usuel. Dérivés (presque tous de la langue de l'Église) : abōminātiō « fait de repousser » et « chose abominable » (= βδελυγμα); abōmināmentum; abōminābilis; abōminōsus. M. L. 34 (?).

Omen représenterait *aug-s-men d'après Havet, MSL 4, 223, et s'apparenterait à augeō, augur, qui appartient également à la langue augurale. On ne peut faire que des hypothèses incertaines. Cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, p. 113.]

ōmentum, -i n. : membrane grasseuse qui enveloppe les intestins; épiploon ou tablier; par suite « membrane ». Le sens étant « ce qui recouvre, enveloppe », comme abdōmen (cf. Celse 4, 1; Plin. 11, 204, o. sunt membranæ quae exta continent, Schol. Pers. 2, 47), on a pu imaginer que ōmentum remonte à *ouimentum (cf. ind-uō, ex-uō), avec réduction dialectale de ou à ō. Terme technique qui n'apparaît pas avant Catulle, suspect d'être emprunté, comme omāsium. La forme ōmen (Arn.) est refaite d'après mōmen, mōmentum.

Dérivé : ōmentātus (Apic.).]

ommentāns : v. manēō.

omnis, -e : adjectif et pronom correspondant pour le sens au gr. πᾶς, πᾶσα, πᾶν « tout, toute; tous, toutes », le neutre omne traduit dans la langue philosophique le gr. τὸ πᾶν. Au singulier, omnis a le sens indéfini « toute espèce de »; omnis homo « tout homme; l'homme en général »; Cic., Off. 1, 43, 152, cum omnis honestas manet a partibus quatuor. Du sens de « en général », on est passé au sens de « dans l'ensemble »; de là des emplois comme Cés., B. G. 1, 1 : Gallia est omnis diuisa in partes tres. — Tōtus signifie « entier, total »; toutefois, au singulier, iōtus et omnis s'emploient souvent l'un pour l'autre, même chez Cic. et Cés., e. g. B. G. 3, 8, 1, omnis orae maritimae, et 3, 16, 1, iōtius orae maritimae.

Dérivé : omniñō adv., « en totalité, entièrement; en tout; en général, dans l'ensemble ». Sert aussi de particule affirmative. Souvent joint à une négation qu'il renforce, comme notre « pas du tout, rien du tout ». Sans doute ablatif d'un adjectif *omni-in-us.

Nombreux composés en omni-, type omnimodis, dont beaucoup sont des imitations littéraires de composés grecs en παν- (e. g. omnipotēns = παντοκράτωρ).

Omnis, bien qu'attesté de tout temps, n'est guère conservé que dans les dialectes littéraires; cf. M. L. 6064. Partout ailleurs, il a été éliminé au profit de iōtus, totus.

Aucun mot pareil ailleurs. Les mots signifiant « tout »

(graphie maladroite de *āhā*). Le sanskrit a des élargissements *ās(i)yam* et, aux cas obliques, loc. *āsān*, *āsāni*, gén. abl. *āsānāh*, etc.; cf. le génitif av. *āhānō*. On signale, en celtique, ir. *á* « bouche » et, en germanique, v. isl. *oss* « bouche de fleuve » (thème **osa*). Mot radical court qui ne persiste, avec son sens propre de « bouche », qu'à date ancienne, dans des langues périphériques, le hittite, l'indo-iranien et l'italo-celtique, comme une survivance, et qui fournit surtout des formes dérivées ou élargies. — Gr. *σρύμα* est aussi neutre.

osa : v. (*h*)*osa*.

ōscēdō, -inis (*oscīdō*) f. : 1° oscitation, bâillements fréquents (Gell. 4, 20, 9); 2° apte dans la bouche des enfants (Ser. Samm., Isid.; confusion avec *ostigō*?).

Même suffixe *-ēdō* que dans *grauēdō, torpēdō*, etc., qui a servi à caractériser les noms de maladies. *ōscēdō* semble supposer un adjectif **ōscus* (cf. *mancus, broccus, maccus*, etc.) signifiant « à la bouche ouverte ». C'est peut-être à cet adjectif **ōscus* qu'il faut rattacher *ōscitō, ōscitor* « bâiller », dont l'explication par *ōs* + *citō* fréquentatif de *citō*, *citō* est peu satisfaisante sémantiquement : « bâiller » n'est pas « remuer la bouche », mais « ouvrir la bouche ». — Toutefois, *ōscēdō* peut avoir été formé analogiquement sur *tussēdō*, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 3, p. 240.

ōscitō, -ās (ō? cf. M. L. s. u., *oscitor* (Plit., Turp.) : bâiller. D'où *ōscitātio*. Cf. *ōscēdō*.

Ōscitāre, ancien et usuel en latin, est peu représenté dans les langues romanes; et les formes attestées sont douteuses ou proviennent de contamination; cf. M. L. 6114. La langue parlée employait les termes plus expressifs *batāre, bataclāre*, dont la fortune a été considérable.

ōsculum, -i n. : diminutif de tendresse (cf. *corculum, melculum*) « petite bouche »; par suite, en raison de la forme que prend la bouche en baisant, « baiser », sens qui s'est développé dans des expressions comme *ōscula figere* « appliquer des petites bouches »; d'où *ōscolor, -āris* (et *ōsculō* vulg.; il y a une forme avec diphtongue au dans P. F. 25, 28, *ausculari dicebant antiqui pro osculari, quod est os cum ore conferre*, qu'on retrouve dans les manuscrits de Plaute, Cas. 133, où cette leçon est appuyée par un jeu de mots entre *auscultāre* et *ausculari*; cf. *ōstium, austium*), différent par l'emploi de *ōsculō, ōsculātio* qui, dans la langue médicale, ont servi à traduire *ἀναστομά, ἀναστόμασις*. A *ōscolor* se rattachent *ōsculābundus* et les composés expressifs *ad-, dē-, ex-, per-ōscolor*, évités par la langue classique. Sur la différence entre *ōsculum* et *bāsum, sāuium*, v. ces mots. Ancien, usuel, classique. Non roman.

ōscillum, -i n. : diminutif de *os, osculum*. Deux sens, le premier se rapportant au sens de *os* « bouche, orifice », l'autre à celui de *os* « visage » : 1° petite cavité au milieu des légumineuses, d'où s'échappe le germe (Colum.); 2° petit masque (= *στροπάτιον, προσωπίδιον*), surtout de Bacchus, qu'on suspendait aux arbres, notamment dans les vignobles, de manière qu'ils fussent agités par le vent. Cf. Vg., G. 2, 387 sqq., *oraque corticibus sumunt horrenda cautatis, | et te, Bacche, uocant per carmina laeta, tibique | oscilla ex alta suspendunt mollia pinu*.

De ce second sens dérive *ōscillō, -ās* « se balancer » (comme les masques) et *ōscillātio*.
 Sur *ōscillum*, v. K. Meuli, *Mus. Helv.* 12 (1955) 214 sqq.

os (*oss*, puis *ōs*), **ossis** n. (doublet *ōssum*, cf. Charis. GLK I 139, 3, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6114; et *ossū, ossuum*, usité surtout au pluriel *ossua*, cf. Charis., ibid. 139, 4; **ossa* f. [Vindic.]) : os. Attesté de tout temps; panroman.

Dérivés et composés : 1° de **oss-* : *osseus*; *ossiculum*, diminutif technique ou populaire avec valeur affective et ses dérivés *ossiculātum* (Caec.), *ossiculāre* (Vég.); *ossōsus*; *ossifrāgus*, dont dérive le nom de « l'orfraie », M. L. 6113 (avec un *ā*?); *Ossipāgna* « déesse qui raffermirait les os des enfants » (Arn. 30); *ossilāgō* « tumeur dure (semblable à un os) » (Vég. Pél. ag.); *ossilegus, ossilegium*, traductions de *δερμαλλός, οστολόγιον*; *exōs* (ō Lucr. 3, 721), *-ossis* (cf. *ops*) d'où *ēssillō, -ās*.

2° de *ossu-* : *ossuārius* (-a *ōlla*) et le n. *ossuārium* « ossuaire »; *oss(u)ōsus*; *ossuculum* (*ossa-Plac.*), autre forme de *ossiculum* (cf. *geni-* et *genuculum*); *ossula* (Orib.), *-lum* (Gr. Tur.).

L'iranien offre la forme du nom de l'« os », sans aucun élargissement : av. *astam* (gén. pl.); *azdibiš, azdibiš* (c'est-à-dire *azdibiš* instr. pl.) et le sanskrit la même forme avec un élargissement i/n : *āsthi* (nom.-acc. sg.) *asthāhāh* (gén.-abl. sg.). Le grec a un dérivé thématique *ὀστέον*; cf. hitt. *ḫast-ai* « os ». Le mot affecte en partie des formes populaires, ainsi qu'il ressort du *th* de skr. *asthi* et du *k-* préfixe dans v. sl. *kositi* (passé au féminin sous l'influence du nominatif pluriel *kosti*); cf. peut-être lat. *costa*. Un traitement *-ss-* de *-st-* dans lat. *os* (*oste*), *ossis* ne se retrouverait nulle part ailleurs; il ne reste donc d'autre hypothèse que de partir d'un ancien **oss-* et d'admettre que *-t-* ou *-th-* ne sont pas des éléments essentiels du nom de l'« os »; v. MSL 23, p. 259, et Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 6 et 77. Si arm. *oskr* « os » repose, comme il semble, sur **ostaw-*, l'u de lat. *ossua* pourrait être ancien. La gutturale de gall. *asgwrn* « os » ne se concilie pas avec le *k* de l'arménien. Plusieurs langues ont des noms isolés, ainsi le germanique : v. isl. *bein*, etc., et le baltique : lit. *kāulas*, v. pr. *kaulan* (neutre); etc.

oscen, -inis m. : terme de la langue augurale, s'appliquant aux oiseaux dont le chant est prophétique. De **obs-cen* « qui chante en avant », cf. pour le premier terme *os-tendō* et pour le second *tubi-cen*, etc. L'explication de Festus : *oscines aues auspicium ore facientes*, P. F. 215, 4 (cf. Serv., Ae. 3, 361), est une étymologie populaire. Rare et technique; pas de dérivés. Non roman.

ostendō, -is, -di, -tum, (-sum) : *ostentūrus*, Cat., Or. 52, 2; *ostēnsus*, Varr., **-ere** : proprement « tendre de vant, exposer » (de **obs-tendō*), sens encore attesté, par exemple Caton, Agr. 6, 2, *ager qui soli ostentus erit*. Vg., G. 2, 161, *Aquiloni ostendere glaebas*; puis « mettre devant les yeux, montrer, indiquer ». De là *ostentum* qui, dans la langue augurale, comme *portentum*, désigne un « présage » (irl. *ostent*); *ostentārius* « relatif aux présages »; *ostentifer* (Gloss.); *praestendō* (Tert.) = *προαναπαύω*.

Dérivés : *ostēnsiō* (Apul., Tert.); *ostēnsor* (Tert.); *ostēnsiōnalis* (Lampr.); *ostēnsius* (Boèce); *ostentus, -ūs* (rare, ni dans Cic., ni dans Cés.); *ostentō, -ās* : fréquentatif-intensif de *ostendō*, dont il a les deux sens : 1° « présenter, offrir », o. *alicui iugula sua pro capite alicuius*, Cic., Att. 1, 16, 4; 2° « montrer avec affection ou ostentation », sens qu'on retrouve dans les dérivés *ostentātio, -tor, -trix, -ticius*, etc. Se retrouve, en ombrien : *ostendu*, *ustentu* « ostenditō ».

Ostendō, ostentō, tous deux anciens, usuels et classiques, ne sont pas représentés dans les langues romanes, où *mōnstrō* s'est répandu.

ōstigō, -inis f. : maladie de la bouche du mouton (Col.); cf. *mentigō*. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 178.

ōstium, -i (*ōstium* avec apex Mon. Anc. V 11, 14; *austia*, CIL I² 2216) n. : entrée, ouverture; en particulier « bouche d'un fleuve », d'où *Ōstia*, nom du port de Rome (féminin singulier dans Enn., A. 144, *Ostia munia est*), *Ostia Tiberina* « bouches du Tibre »; porte : *rectum ō* « porte de devant », *posticum ō* « porte de derrière ». Ancien, usuel. Roman.

Dérivés : *ōstiatium* : de porte en porte (classique); *ōstiolum* (époque impériale); *ōstīarius, -a, -um* : de porte; subst. *ōstīarius, -a* : portier, portière; *ōstīarium* : taxe sur les portes; *ōstitor*, CGL Scal. V 601, 3g, d'après *iānitor, portitor*.

Les formes romanes conservées remontent à *ūstium* (attesté en latin vulgaire; cf. Marcell. Empir. XXVIII 37, gén. *ustei*), **ūstīarius, *ūstiolum* avec *ū* (alternant avec l'ō des formes classiques); cf. M. L. 6115-6117; et *Einj* 3, p. 180; B. W. *huus*. La variation entre *ōstium, aūstium, ūstium* est la même qu'entre *rōdus, raudus, rūdus*, etc.; cf. *ausculari*. De *ōstīarius* provient irl. *aistire*.

Dérivé de *ōs*, sans doute ancien, car le letto-lituanien offre lit. *ostas* et *ustā* « embouchure de fleuve », lette *uoste, uōsta* « port », russe *ústije* « ouverture ». — V. *ōs*.

L'étymologie montre que le sens premier était « ouverture, bouche », sens conservé dans le nom de la ville d'Ostie. Par une restriction secondaire, *ōstium*, comme *porta, iānua*, est devenu synonyme du mot indo-européen désignant l'entrée de l'enclos, *forēs*, qui a fini par disparaître.

ostracum, -i n. (*ostracus* m.) : est *pauimentum tessellatum* (Isid.). Transcription du gr. *ὄστρακον*, dont il existe des formes populaires **astracum*, fr. *aître* (tiré de la *straka*?; v. B. W. s. u.) et **astricum*, it. *lastrico*, v. h. a. *estrich* « dallage ».

ostreum, -i n. (*ostrea* f.) : huître. Emprunt latinisé au gr. *ὄστρεον*, le féminin est fait sur le pluriel. Ancien (Enn., Plt.), usuel. Panroman (sauf roumain); les formes romanes remontent à *ōstrea*. M. L. 6119. Celtique : irl. *oisre*, britt. *ostr, estr-en*.

Dérivés latins : *ostreārius*; *ostreātus*; *ostreōsus*; *ostrifer*. Cf. aussi *ostrum* : autre forme de *ὄστρεον*, spécialisée dans le sens de « pourpre »; de là *ostrinus*; *ostricolor*. Toutefois, M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 30, considère *ostrinus* comme emprunté à *ὄστρεπ-*

voç et *ostrum* comme formé sur *ostrinus* coupé *ostr-in-us*.

ostriāgō, -inis f. : plante colorante. Se trouve dans Ps.-Ap. 28 et CGL III 541, 15 et 585, 10. Formation en *-āgō* du type *lappāgō*, etc. Cf. Ernout, *Philologica*, I, 165 sqq.

Sans doute de *ostria*, du gr. *ὄστρεον* « pourpre » (colorant). V. André, *Lex.*, s. u.

ōtium, -i n. : temps de repos, retraite, loisir, inaction. Opposé à *negōtium*, e. g. Cic., Off. 3, 1, *nostrum otium negoti inopia, non requiescendi studio constitutum est*; spécialement « paix, tranquillité » (par opposition à *bellum*). Ancien, usuel, classique. Conservé seulement en ancien provençal; cf. M. L. 6122.

Dérivés : *ōtiōsus* : oisif, qui est de loisir; et aussi « oiseux », M. L. 6121; subst. *ōtiōsus* m. : particulier, civil (par opposition à « militaire »; *militare nomen graue inter otiosos*, Tac., Agr. 40), d'où *ōtiōsiās* (Vulg., trad. *ἀργία*); *ōtiolum* (familier, Cacl. ap. Cic.); *ōtior, -āris* (rare, mais classique; opposé par Cicéron à *negōtior*); *inōtiōsus* (Quint. = gr. *ἄσχολος*); *negōtium*; v. ce mot.

L'idée que *ōtium* serait à rapprocher de got. *auþeis* « vide », gr. *ἄστος* « vide, vain », *ἄστος* « en vain » est écartée par le fait qu'il n'y a pas trace d'une graphie *au-* en latin. De plus les sens diffèrent. Pour la formation, cf. *indūtiac*?

***oualidia** (*oualoida*) : nom d'une plante, la camomille, dans Ps.-Ap. 23, 12. Origine et sens douteux.

ouis, -is c. : mouton. Mot épique à l'origine; cf. Gell. 10, 1, 4, qui rappelle la forme de la *minima multa* d'après Varron, amende qui consiste en un *ouis ouis*, et qui ajoute : *ac nisi eo genere diceretur negauerunt iustam uideri multam*; encore dans Varron, le sexe était précisé par l'adjonction de *mās* ou *fēmina*; cf. *ouis mās*, Varr., L. L. 5, 98; *ouis sēmimās*, Ov., F. 1, 588, et Non. 216, 25. Puis, les noms en *-is* étant généralement féminins et le troupeau se composant essentiellement de femelles (on sacrifie la plupart des mâles en bas âge), *ouis* a tendu à désigner uniquement la « brebis », tandis que *berbez* (*uerbez, ueruez*) était réservé au mâle (à côté de *ariēs*). Cette distinction n'a, du reste, pas subsisté et c'est à *berbicum* que remonte le féminin français « brebis ». On lit dans une glose *ouis* : *uerbez*, CGL II 416, 24. *Ouis, ouem* n'est guère représenté en roman; il ne s'est maintenu qu'en roumain; cf. M. L. 6127; les autres langues ont recouru à *ouicula*, **ouacula*, M. L. 6124, 6123 b, ou à d'autres mots : *fēta, pecora, ueruēcem*; cf. W. von Wartburg, *Zur Benennung des Schafes in den rom. Sprach.*, Berlin, Raimer, 1918 (Abhand. d. Berl. Akad., phil.-hist. Kl. 10).

Dérivés et composés : *ouilis* : de mouton; subst. *ouile* n. : bergerie, parc à moutons, M. L. 6125; et par extension « enclos pour les votes au Champ de Mars »; cf. *equile*; *ouinus* (Ser. Samm.), M. L. 6126; *ouillus* (classique); *ouillinus* (tardif); *ouīarius, -a (-icus)* (rare); *ouicula* (tardif).

↑*ouifer* (Plin., N. H. 8, 70, a *ouifera* pour désigner la girafe; cf. encore Ed. Diocl. 8, 25 = *τραγέλαφος*;

Vulg. Deuter. 14, 5; Apicius 8, 352), glosé πρόβατον ἄγριον, v. Thes. Gloss. emend. s. u.; cf. *ferus*.

ouicerda, -ae f. : crotte de brebis; cf. *muscerda*; *ouisper*, *ouium inspector* (Gloss.).

suouetaurilia (on attendrait *suouitaurilia*) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un taureau.

ōpiliō : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms *Ouius*, *Ouidius*, *Ouinus*.

L'ombrien a u^{em}, u^e « ouem », u^{ef}, *oui* « ouïs ». De même quelskr. *āvih* et gr. δ(φ)ίς (hom. δίς, att. δίς), lat. *ouis* désignait le « mouton » sans acception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : *ovl-nū* « bélier » et *ovl-ca* « brebis »; le lituanien a fixé *avīs* au genre féminin : « brebis », et a créé *avinas* « bélier ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. *aer*, v. h. a. *ouwi*, *ou* (et got. *awi-str* « bergerie »), et en celtique : irl. *óí*. — Pour le nom du « bélier » en latin, v. *ariēs*.

ouō, -ās (parfait non attesté; du reste, les formes personnelles sont rares; la forme la plus fréquente est *ouāns*), **ouātum**, -āre : *ouantes*, *laetantes*, *ab eo clamore quem faciunt redeuntes ex pugna victores milites, geminata O littera*, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec *ouis* proposé par Bréal et le sens qu'il donne de *ouō* « immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'*ouātiō* ne mentionne le sacrifice d'une brebis; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq.; P. F. 213, 6; Plin. 15, 155. *Ouāre*, *ouāns* a le sens de « pousser des cris de joie »; cf. Vg., G. 1, 346, *omnis quam chorus et socii comitentur ouantes*; 423, *ouantes gutture corui*; Ae. 3, 189, *et cuncti dicto paremus ouantes*, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que θρίαμβος, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. *Ouō* s'apparente donc (ou est emprunté comme *triumphō*) au gr. εὐοί « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bac-

chus », εὐάζω, et représente **ewaiō* avec passage de *ea* à *ow* — comme dans *nouis* en face de *véfoç*.

Dérivés : *ouālis* (*corōna*); *ouātiō*; *ouatus*, -ūs (Val. Fl.).

ōuum, -ī n. (*ouūs* et *oua*, Orib.) : œuf. L'ō de *ōuum* est constant. L'ō ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. *uef*, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le *w*; cf. Meyer-Lübke, *Einf.*³, §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celtique : irl. *ub*.

Dérivés et composés : *ouātus* : 1° en forme d'œuf, ovale (= φοειδής); 2° moucheté; *ouārius* : qui recolte les œufs; *ouārium* : φοφόρον (Gloss.); *ouiparus* : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, *uiuipari et ouipari : ita enim appellō quae Graeci ζωτόκα καὶ φωτόκα; ouificus* (Eust.); *ouālis* (tardif), M. L. 6123 c; **ezōvāre*, M. L. 3028 a.

Le nom de l'« œuf » a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à *orddi*, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. οἰωνός). Le grec a de même deux formes : dor. **ωFeon* attesté par ὄβρα τὰ φά, Ἄργετοι (Hés.) et ὄρα χανός chez Épicharme; et **ωFion*, attesté par lesb. δῖον et att. φόν. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de *-w* intérieur : serbe *jáje*, et avec suffixe secondaire : v. sl. *ajice*, r. *jaicó*, etc., et v. h. a. *ei*, v. isl. *egg* (la forme *ai-* dans germanique **aiya-* n'indique rien sur la nature ancienne, **oi-* ou **ōi-*, de la diphthongue), etc. Les formes gall. *wy* et irl. *og* posent des problèmes (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le *w* des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le *x* de pers. *xāya* s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le *j-* de arm. *ju* « œuf » est énigmatique.

ōxālis : rumex. Du gr. ὄξαλις (Plin.). M. L. 6129.

oxus, -ī m. : *dolones... hos uolgus Graeco nomine ozos uocant, i. e. acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξυς, substantivé et passé à la 2^e déclinaison.

ozīnosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de **ozina* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozna*, transcription littérale de ὄζαινα (Plin., Theod. Prisc.).

pabō, -ōnis m. (Gloss.) : *uehiculum unius rotae*, CGL V 606, 45 et 585, 15; *pacillus*, -ī m. (Lampr., Eleg. 29). Mots de la basse latinité; sans doute empruntés.

pābulum : v. *pāscō*.

***pacō**; **pāx**, **pācis** f : fait de passer une convention entre deux parties belligérantes (l'état de paix résultant de la *pāx* se disant plutôt *ōtium*, cf. *indūtia*) : « *pacem a pactione condicionum putat dictam Sinius Capito, quae utriusque inter se populo sit obseruanda* », dit Festus 260, 13. Personnifié et divinisé : « divinité qui préside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amène la paix, bienveillance »; cf. Vg., Ae. 3, 369, *Hic Helenus, caesis primum de more iuuenis, | exorat pacem diuom*; Cic., Rabir. 2, *pacem ac ueniam ab Ioue petere*; et les expressions *pāce tuā, sine pāce tuā* (Vg., Ae. 10, 34) « avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission »; *pax Domini*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. *paxa*, *pác* et en britt. *pac* au sens chrétien de « baiser (de paix) »; et au sens de « paix » : britt. *peoch*, *peuch*.

Pāx est un nom d'action, de genre féminin, du type *nez*, *precēs*, etc., de la racine **pāk-* « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec **pāg-*, qui désigne surtout un acte physique; cf. *pangō* (*pangere pacem* et *pacisci pacem*, T.-L. 9, 17, 7 et 9), *com-pāges*.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, *pacit*, *pacunt*, d'un verbe *pacere*, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, *ni cum eo pacit, talio esto* « s'il ne conclut pas un accord avec lui »; 1, 6, *rem ubi pacunt, orato...* *ni pacunt* « au cas où ils terminent l'affaire par un accord »; *pacio*, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : *pacinem antiqui dicebant quam nunc pactionem dicimus*; cf. *dicio*, -ōnis (en face de **dic-*), et *legio*.

La langue classique a gardé l'inchoatif *paciscor*, -eris, *pactus sum*, *pacisci* (doublet *paciscō*, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que *pacere*, et *pacio*. Le neutre de *pactus*, *pactum* « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, *pactum*, -a, et en germanique : v. h. a. *pfāhta*, d'où m. h. a. *pfahen* « pacture ») s'emploie souvent dans des expressions *quō pacto, tāli pacto*, où *pactō*, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de *modō, ratione*. Cf. encore *pactimōnium* (Aug., Epist. 61, 2). De *paciscor* existent les composés *compeciscor* (-pa-), d'où *compectō, dē, ex compectō* « de concert », *dēpeciscor*, *dēpaciscor* (usité par Cicéron, rare en dehors de cet auteur); *dēpectiō* (Cod. Theod.); **dispeciscor*?, le participe *dispectus* (var. *dispestus*) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé *compactus* se rattache à *pangō*.

P

Dérivés et composés de *pāx* :

pācō, -ās (inf. pass. *pakari* dans l'inscription de Duenos?) : pacifier; demeuré dans les langues romanes avec le sens spécialité d'« apaiser par de l'argent, payer », cf. M. L. 6132; B. W. s. u. (cf. *pac-tum* > esp. *pecho*, port. *peito* « impôt »); à l'époque impériale, *pācator*, -iō, -tōrius; *perpācō* (T.-L., Flor.); *impācātus* (Vg.).

pācālis adj. (Ov.); *Pācēnsis* « habitant des colonies dont le nom commence par *Pāx* », par exemple *Pax Iulia*; *pācifer* (poétique); *pācificus* (= εἰρηνικός) et ses dérivés : *pācificō*, M. L. 6136, etc.; *impācificus*. Certaines formes romanes supposent aussi **pacidus*, M. L. 6135, créé sans doute d'après *placidus*, **pacēntiāre*, M. L. 6133; **expacāre*, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : *Pācius*, *Paccius*, osq. *Pakis*; *Pācūlus*, osq. *Paakul*; *Pācullius*, osq. *Pakullius*, lat. *Pācuuius*, mars. *Pacuius*, lat. *Pācōnius*, *Pāculeius*, etc.

L'existence d'une double forme **pāk-*, **pāk-* et **pāg-*, **pāg-* dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. *pāx* et comme le présent à infixe sur lequel reposent lat. *pangō* et got. *fāhan* (de **fanhān*) n'a rien que de naturel.

L'ombrien a *paca* « causā » (adv.), *pase* « pāce » et *pacere* « propitiū » (nom. pl. *pacere*); cf. marse *sacer* « propitiū » et pél. *pacris* « pācāti », comme *sacer*, -oris. L'u de osq. *prupukid* « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale *pāx*, a, en revanche, un aoriste radical dans l'ἀπαξ homérique *κατέπρατο* « il s'est fiché en terre », A 378, à côté de *πάγη, ἐπάγη* qui est usuel. L'aoriste factitif *ἐπρηξα* et le présent *πέπρημι* ont été faits secondairement. Le parfait *πέπρηγα* (*πέπρηγεν* « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. *pepigē*. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -k-, *pāsosalos* (att. *πάσσαλος*) « cheville, piquet » et *pāsasa-* « pieu » (dat. mégarien *pāsasa*, Aristophane, Ach. 763, et *pāsasaίουσα* *pāsasaίδουσα*, Hés.). Cf. *pālius*.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -k-, et il offre le causatif v. sax. *fōgian* « adapter », etc.; et, en face de lat. *pangō*, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. *fāhan* « saisir » (parf. *faijāh*), v. h. a. *fāhan* (parf. *fāng*, partic. *gifangan*), comme dans lat. *pangō*. En face de l'adjectif omb. *pacere*, il y a got. *fajrs* : « convenable », etc. — Avec représentant de **g-*, on cite le mot représenté par v. sax. *fac* « enclos »; cf. *pāgus*, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anormales, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés; on signale tch. pol. russe *paz* « joint ». La racine